

La nature et l'écriture pour la jeunesse : étude de l'action du Frère Marie-Victorin dans le Canada-français de l'entre-deux-guerres

Par : Marie-Hélène GRIVEL

Introduction

Dans le Canada-français l'entre-deux-guerres est caractérisé, comme partout dans le monde, par la montée en puissance du nationalisme. L'horreur de la Première Guerre mondiale, et celle des saignées franches parmi la gente masculine, poussent les autorités à vouloir édifier la masse populaire tout autant que la jeunesse. Dans la Belle Province cela se manifeste par une volonté farouche, de l'ensemble des autorités, à inscrire le citoyen au cœur de ce qui caractérise sa société. Les écrivains, sous l'influence des prêtres-critiques, se lancent alors dans une véritable croisade pour « renforcer les trois piliers de cohésion sociale d'alors : la foi catholique, l'élan patriotique et la sauvegarde de la langue française. »⁶⁶ Pour ce faire, il instaure dans les Lettres un carcan, obligeant les auteurs à traiter du territoire, des paysages et de l'environnement. La littérature de jeunesse, qui éclot en 1920, n'échappe à la règle. Car, dans cet entre-deux-guerres, la cause de l'enfant devient une priorité pour assurer l'avenir de la Province.

Dans une époque dominée par la montée du nationalisme, cela se matérialise par l'émergence de nombreuses actions menées dans le domaine de l'éducation postsecondaire. La naissance de la première revue destinée aux enfants, *L'Oiseau bleu*, donne le coup d'envoi. Les directeurs introduisent parmi le discours doxologique des textes pédagogiques portant sur la science et la technique. Dès 1932, apparaissent des rubriques consacrées à la zoologie, à la botanique ou à la minéralogie. Disciplines absentes du système scolaire, les enfants découvrent leurs « frontières caractéristiques » fondées sur leur territoire, leur histoire, et leur religion. C'est dans ces pages que les premiers

⁶⁶ Ginette Landreville, « La littérature jeunesse québécoise a 80 ans », *Lurelu*, vol. 26, n° 2, 2003, p. 93.

textes d'un homme singulier, le Frère Marie Victorin, se donnent à lire. Ce dernier s'est pleinement consacré à la démocratisation des sciences naturelles de son pays, drainant dans son sillage d'autres figures emblématiques qui travaillent en direction des enfants. Outre son poste de professeur de botanique à la faculté des sciences de l'Université, le prélat lance de vastes projets de vulgarisation, comme les créations du Jardin botanique de Montréal, de la Société d'histoire naturelle, ou du Cercle des jeunes naturalistes. Cette dernière initiative base ses activités sur l'observation, et amène à la publication des travaux menés par les jeunes participants. Dans le domaine littéraire, dédiée spécifiquement aux enfants et à l'environnement, le Frère Marie-Victorin prend la direction d'une collection chez l'un des plus grands éditeurs de l'époque, Beauchemin. Il influence les auteurs jeunesse les plus reconnus de l'époque, qui livrent alors des textes sur la Nature de leur pays, soit sous forme de fictions, soit sous forme de documentaires. Grâce au prélat, l'esthétique de la vérité prend le pas sur celle de la fiction, et la science acquière une « valeur patriotique ».

Alors considérées comme « petites sciences », les études portant sur la faune et la flore du Canada-français se transforment en véritables discipline scientifique, grâce à l'action du Frère Marie-Victorin. Pourquoi l'environnement est-il devenu un élément fondamental de la construction de la culture canadienne-française ? Quels sont les principes de ce Frère des Écoles Chrétiennes et quel est son discours ? Et qui sont ces femmes écrivains qui vont relayer les percepts du prélat dans les ouvrages dédiés à la jeunesse ?

Le Canada-français et le nationalisme territorial

- Le courant « terroiriste » : lorsque le territoire devient un sujet littéraire

Au sortir de la Première Guerre mondiale, tout un courant éducatif se met en place entièrement tourné au profit de la Nation Canadienne-française. Les clercs donnent alors un rôle inédit à la littérature générale, celui de l'engagement pour une action collective, basée, par reprendre les termes de Pierre Bourdieu, « sur des rassemblements réguliers, des mots d'ordre, des programmes » applicables à tous.⁶⁷ Avec « la crise de 1929 ayant interrompu l'exode des fils de cultivateurs vers les villes et les usines, on tente de ressusciter l'une des forces qui ont façonné le Québec, la

⁶⁷ Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, coll. « Pointsessais », 1998, p. 153.

paysannerie. »⁶⁸ Deux figures tutélaires émergent dans le champ littéraire et scientifique, celles de Camille Roy et de Lionel Groulx. S'appuyant sur le « bras armé » de l'Église, c'est-à-dire l'école et son circuit de livres de récompense, ses organes de presse et maisons d'édition, les prélats imposent leur vision à travers leurs discours performatifs.⁶⁹ C'est l'époque de la « censure extensive » avec toutes ses ramifications ancrées au plus profond de la société. Les prêtres-intellectuels pèsent de tout leur poids dans la sphère culturelle. L'influence des travaux de Camille Roy marque le début du détachement avec le modèle littéraire français, quand Lionel Groulx dote son peuple d'une histoire glorieuse. Il s'agit pour l'Église de garder ses brebis dans le droit chemin. M^{gr} Camille Roy est représentatif de ce que sont les prêtres-critiques qui marquent l'entrée dans l'ère de l'enseignement normatif (« devoir » social). Dès 1907, il publie un ouvrage intitulé *Essais sur la littérature canadienne*, premier recueil de textes consacrés à la vie littéraire nationale.⁷⁰ S'il reconnaît, notamment au travers du maniement de la langue, qu'il ne peut y avoir de littérature canadienne-française sans ressemblance avec celle de la France, il insiste sur le fait qu'il faut aux écrivains de son pays un cadre spécifique. Il prône le nationalisme littéraire et le respect de la morale catholique.⁷¹ Lorsqu'il devient recteur de l'Université Laval de Montréal (de 1924 à 1927, puis en 1929, et en 1940-1943), le critique impose sa vision de ce que doit être la littérature. Ainsi, les écrivains se voient prescrire un carcan. Dans les faits, cela consiste surtout à vouloir mettre en avant ce qui les caractérise. Et qu'est ce qui les différencie le plus des Français que leur territoire, leurs grands espaces et le climat ? M^{gr} Camille Roy réussit le tour de force d'imposer aux élites littéraires la parfaite concordance entre « nationalisme et religion, [...] la littérature nationale [accédant au statut] d'instrument de propagande religieuse » et nationale.⁷² C'est ainsi que naît le courant « terroiriste ». Les chantres du mouvement axent l'idéal canadien-français sur la religion et la langue. Pour eux, leur « société s'autodétermine parallèlement au monde canadien-anglais qui est urbain, industriel et bourgeois : "Cette société devait

⁶⁸ Yvan Lamonde et Esther Trépanier (dir.), *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, Éditions de l'IQRC, 2007, p. 31.

⁶⁹ Lionel Groulx peut déclarer qu'entre « 1840-1850, l'Église canadienne commence à devenir [...] lentement mais sûrement, "l'institution la mieux musclée" du Canada français ». Pierre Savard, « La vie du clergé québécois au XIX^e siècle », *Recherches sociographiques*, vol. 8, n° 3, 1967, p. 263.

⁷⁰ Camille Roy, *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Librairie Garneau, 1907.

⁷¹ Camille Roy, *L'Abbé Henri Raymond Casgrain. La formation de son esprit ; le poète et le critique littéraire*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1913.

⁷² Maurice Lemire, « L'autonomisation de la "littérature nationale" au XIX^e siècle », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, 1987, p. 77.

donc être rurale et agricole. Elle devait non seulement condamner mais ignorer la ville, l'industriel, l'ouvrier. Son seul point d'appui solide était la classe agricole." »⁷³ Le corpus se retrouve alors saturé, dans les années 1920, de « cette fournée terroiriste ». ⁷⁴ Toutefois, cette « littérature officialisée », décrivant avec force paysages, faunes et flores n'est pas d'une exactitude scientifique incontestable.

Il faut attendre les années 1930 pour voir de véritables succès romanesques basés entièrement sur un environnement justement détaillé, tant culturel que paysager. Il s'agit des textes de Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur*,⁷⁵ de Léo-Paul Desrosiers, *Les Engagés du Grand Portage*,⁷⁶ et de Philippe Panneton (Ringuet), *Trente Arpents*.⁷⁷ Tous démontrent la puissance créatrice du champ littéraire devenu autonome du modèle français grâce aux représentations du territoire de la Province. Cette littérature régionaliste, fortement encouragée par le clergé, fait la part belle aux coureurs des bois, aux premiers colons, à tous les héros nobles de l'histoire, érigés en modèle à suivre pour les jeunes hommes et les jeunes femmes de l'époque. D'ailleurs la critique souligne, pour le roman de Félix-Antoine Savard, qu'il est rempli de « campagne, d'habitants et de violoneux », ⁷⁸ restant dans la droite ligne prônée par le clergé. Il faut dire également que les gouvernements successifs, libéral jusqu'en 1936 puis conservateur jusqu'en 1939, facilitent la création dans le domaine des sciences.

Louis-Alexandre Taschereau et Athanase David subventionnent la mise en place « de l'École Supérieure de chimie, la multiplication des sociétés scientifiques – l'Institut scientifique franco-canadien [...] profite tout spécialement des largesses du gouvernement libéral – et instituent des concours littéraires et scientifiques, et les "bourses Europe" en 1920. » Ce système de bourses à l'étranger est créé sous l'insistance des recteurs et des doyens qui voient dans ce principe la meilleure façon de « s'élever des professeurs ». Le texte est plusieurs fois modifié, et les « Bourses Europe » finissent, paradoxalement en 1937, par privilégier les États-Unis comme lieu d'étude plutôt que le vieux continent. La rupture avec la France, au cours de la Seconde Guerre mondiale, accentue ce phénomène. Quant à l'Union Nationale de Maurice

⁷³Claude-Marie Gagnon, « Les éditions Édouard Garand et la culture populaire québécoise », *Voix et Images*, vol. 10, n°1, 1984, p. 120

⁷⁴Robert Lahaise, *Une Histoire du Québec par sa littérature*, Montréal, Guérin, 1998, p. 190. In Pierre Hébert, *Censure et littérature au Québec*, t. 2, *Des Vieux couvents au plaisir de vivre, 1920-1959*, Montréal, Fides, p. 63.

⁷⁵Félix-Antoine Savard, *Menaud, Maître-draveur*, Québec, Librairie Garenau, 1937.

⁷⁶Léo-Paul Desrosiers, *Les Engagés du Grand Portage*, Paris, Gallimard, 1938.

⁷⁷Ringuet (Philippe Panneton), *Trente Arpents*, Paris, Flammarion, 1938.

⁷⁸Jacques Le Duc, « Chroniques – Vie de l'esprit – Semaine du Livre », *L'Action Nationale*, janvier 1938, p. 63.

Duplessis, elle soutient la mise en place du Jardin botanique de Montréal ainsi que du Jardin zoologique de Québec, « de même que la transformation de l'École supérieure de chimie en une véritable faculté des sciences, au sein de laquelle on crée, grâce à un octroi provincial, l'École des mines et de métallurgie. »⁷⁹ Alors, nous pouvons avancer que si les auteurs peuvent construire un discours exact, à partir de leur territoire, c'est que des scientifiques ont œuvré, dès le début des années 1920, pour que chaque Canadien-français soit conscient des richesses naturelles sa Province. Et le premier scientifique est également un clerc, de la congrégation des Frères des Écoles chrétiennes (FÉC), le Frère Marie-Victorin.

- Le Frère Marie-Victorin, les sciences naturelles et l'Université

Entre 1920 et 1940, l'heure est au combat pour la légitimité de l'enseignement scientifique à tous les niveaux scolaires. M^{gr} Joseph-Clovis-Kemner Laflamme, le père de la géologie québécoise, évoque le cas des « petites sciences ». Il « entendait désigner par ce vocable des spécialités nouvelles, encore au stade des balbutiements. Or, à titre de botaniste, le Frère Marie-Victorin voulait que les sciences naturelles acquièrent leurs lettres de noblesse ou qu'elles deviennent, à tout le moins, partie intégrante de la culture générale. »⁸⁰ Et le prélat s'emploie à ce que cela devienne réalité.

Les années 1920-1930 sont caractérisées par un réel développement du domaine universitaire, et par la multiplication des secteurs d'enseignement. Les intellectuels, intervenant dans les facultés et produisant des ouvrages, ont tous prolongé leurs études au-delà du cours classique. Notons les noms de Georges Bouchard, Jean Narrache, Alphonse Désilets, Claude Robillard, et bien entendu, le Frère Marie-Victorin, dans le domaine des sciences pures, qui tous interviennent dans le processus de modernisation de la formation. En 1920, l'Université se lance dans un grand projet de réformes. Jusqu'en 1925, sept départements voient le jour : philosophie, lettres, sciences, médecine vétérinaire, chirurgie dentaire, pharmacie et sciences sociales, économiques et politiques. Ces nouvelles sections démontrent la volonté de certains professeurs, dont le Frère Marie-Victorin, en sciences naturelles, et Adrien Pouliot, en mathématiques, de sortir l'enseignement universitaire du domaine des Lettres pour aller vers celui de la science. Il ne s'agit pas de prôner la « science pour la science », mais d'inscrire l'innovation dans la démarche humaniste et chrétienne. Pour cela, ils

⁷⁹ Raymond Duchesne, *art. cit.*, p. 197.

⁸⁰ Lucie Guillemette, « Les ouvrages de vulgarisation scientifique au Canada français. L'influence du frère Marie-Victorin sur la littérature pour la jeunesse », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, Rennes, 2003, p. 236.

reçoivent le soutien de la haute administration universitaire, composée de clercs (M^{gr} Paul Bruchési, M^{gr} Gauthier ou l'abbé Émile Chartier) et de laïcs à tendance libérale (Frédéric-Liguori Béique, Lomer Gouin ou Raoul Dandurand). Le soutien provient essentiellement de « l'abbé Émile Chartier, doyen de la Faculté des lettres et vice-recteur de l'Université de Montréal, et de l'abbé Alexandre Vachon, directeur de l'école de chimie de l'Université Laval. » Ils concourent tous à faire de leurs établissements des modèles d'enseignement « moderne », afin que les Canadiens-français rattrapent leur retard par rapport aux Anglo-canadiens, notamment ceux de l'Université McGill.⁸¹ Poussé par de nombreux intellectuels, le combat pour l'enseignement des sciences aboutit dans les années 1930.

C'est particulièrement la figure d'Adrien Pouliot, professeur de mathématiques à l'École supérieure de chimie, qui, « en publiant entre 1929 et 1931 un réquisitoire en règle contre les éléments les plus classiques du cours classique, accompagné d'un éloge de l'enseignement scientifique », agite l'opinion publique en faveur de l'entrée des sciences dans le cursus scolaire des Canadiens-français.⁸² Le Frère Marie-Victorin lui emboîte le pas, et mène son combat pour la reconnaissance des sciences naturelles, considérées jusqu'alors comme faisant partie des « petites sciences ». Quant à Henri Prat, professeur de biologie à l'Université de Montréal, il signe un réquisitoire dans *La Revue trimestrielle canadienne*, pour démontrer la « Valeur éducative des sciences de la nature dans la formation de l'esprit ».⁸³ L'heure est à l'affrontement entre partisans de la culture classique et ceux de l'avancement des sciences, et au « milieu des années 1930, la cause des sciences à l'école trouv[e] aussi d'ardents défenseurs libéraux dans *Le Canada* sous la plume d'Asselin, ainsi que dans *Le Jour* de Jean-Charles Harvey. »⁸⁴ Ils obtiennent la création, au sein de l'Université Laval, d'« une école de chimie ainsi que d'une école normale supérieure, embryon des futures facultés des lettres et des sciences (1937) »⁸⁵ ; l'établissement s'adjoint également une École des sciences

⁸¹ La « modernité » des enseignements ne doit pas faire oublier que les disciplines se conforment à l'idéologie clérico-nationaliste, même si les idées libérales s'immiscent peu à peu.

⁸² Raymond Duchesne, « D'intérêt public et d'intérêt privé : l'institutionnalisation de l'enseignement et de la recherche scientifique au Québec (1920-1940), In Yvan Lamonde et Esther Trépanier (dir.), *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, Éditions de l'IQRC, 2007, p. 198.

⁸³ Henri Prat, « Valeur éducative des sciences de la nature dans la formation de l'esprit », *La Revue trimestrielle canadienne*, vol. 15, n° 57, 1929, pp. 54-66.

⁸⁴ Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (dir.), *op. cit.*, p. 50.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 52. 21

Roger Vézina, « La position des Canadiens français dans l'industrie et le commerce », *Culture*, 15 (3), 1954, p. 294. In, Raymond Duchesne, *art. cit.*, p. 190.

sociales, politiques et économiques, fondée par Georges-Henri Lévesque (1938). Les années 1920-1940 constituent une période de renouvellement de l'enseignement à tous les niveaux, de la fin du primaire aux études doctorales. C'est l'ère de la spécialisation, de la professionnalisation, de l'institutionnalisation de la science moderne. Il ne s'agit plus de former uniquement des lettrés, mais de doter le pays d'ingénieurs et de scientifiques. Le Canada-français sort alors du schéma classique, qui consiste à ne former « que des religieux pour sauver la langue et la foi, des hommes de loi pour défendre nos droits, et des médecins pour accoucher nos mères ». Dorénavant, l'enseignement se doit de délivrer à la Province des sociologues, des économistes, des historiens, des chimistes, des physiciens, des géographes, des géologues, et bien sûr des botanistes. C'est sous l'impulsion de Marie Victorin que des cours de botanique à l'Université de Montréal sont inaugurés en 1920, et qu'est créé, en 1921, l'Institut botanique de l'Université. Le prélat est également à l'origine de la fondation de l'Association Canadienne-Française pour l'Avancement des Sciences (ACFAS), institution dont l'initiative relève de la Société de Biologie de Montréal (1923). Officiellement lancée le 15 mai 1925, l'ACFAS regroupe huit sociétés scientifiques, dont la Société canadienne d'Histoire naturelle (SCHN), qui a pour secrétaire le Frère Marie-Victorin.

Le Frère Marie-Victorin, un homme d'action

Pour le botaniste, il faut démocratiser la science. Pour cela, il se lance dans un grand processus de vulgarisation en s'appuyant sur l'idée « qu'on doit établir entre la science et la vie nationale un rapport de nécessité. »⁸⁶ Toutefois est-il conscient qu'avant de donner à lire ce genre de textes à l'ensemble de la population, il faut doter la Province de chercheurs et d'experts. Pour ce faire, il peut compter sur l'appui du gouvernement provincial qui aide au développement du domaine universitaire, et favorise la création de nouvelles branches d'enseignement. Cela débouche sur la naissance de l'édition savante, lorsque la Librairie Beauchemin publie la première thèse, en 1932. Le savoir se détache progressivement des conceptions nationalistes pour acquérir une dimension scientifique. C'est le Frère Marie Victorin et son Cercle des Jeunes naturalistes qui contribuent à vulgariser les sciences appliquées au territoire canadien-français. Grâce à son travail de scientifique, de professeur et de chercheur, le prélat peut être considéré

⁸⁶ Discours du Frère Marie-Victorin à Trois-Rivières en 1938. In André Laurendeau, « Vie de l'esprit – Sur un discours de Marie-Victorin », *L'Action Nationale*, 11 décembre 1938, p. 354.

comme le père de la botanique. Toutefois, l'originalité de son œuvre est d'avoir inscrit sa discipline dans une perspective géographique, écologique, littéraire et historique. Ce sont ces aspects spécifiques qui l'ont conduit à la vulgarisation pour tous, et en particulier en direction de la jeunesse.

- La vulgarisation scientifique

C'est le temps de l'expansion de la pensée savante, portée par le Frère Marie-Victorin. Ses travaux sont les plus représentatifs de cette vulgarisation scientifique de masse. Dans ses actions, le prélat œuvre à créer un mouvement scientifique afin de susciter des vocations. Contrairement à ses confrères, qui distillent leur savoir au tout venant via des conférences (vulgarisation culturelle), le botaniste ne rabaisse pas sa science, au contraire il élève les esprits (vulgarisation scientifique). Il présente les sciences pures comme étant à la portée de tous, basant ses travaux sur l'observation de l'environnement dans lequel ils évoluent. Il débute par deux ouvrages classés dans la catégorie littéraire, *Récits laurentiens* (1919) et *Croquis Laurentiens* (1920),⁸⁷ tous deux écrits dans une langue simple et claire. Ils peuvent être considérés comme les premiers ouvrages de vulgarisation scientifique appartenant à la sphère de la similité. Leur rôle essentiel étant la *vulgarisation*, tout en proposant un versant d'*agrément*, à travers les nombreuses illustrations, et d'*imagination*, puisque l'approche scientifique est masquée derrière la fiction, ici biographique, qui permet de mieux faire passer les concepts, de les rendre plus vivants. L'écriture est également proche des codes de la littérature pour tous, afin de toucher le public le plus vaste possible. Le Frère Marie Victorin obtient le Prix David en 1923 pour sa thèse de doctorat, *Les Filicinées du Québec*. Il faut néanmoins attendre 1935, pour que son livre, *Flore laurentienne*, soit jugé comme étant à caractère scientifique ; d'ailleurs, il remporte, en 1936, la Médaille d'or de la Société Provencher d'histoire naturelle. Cet ouvrage constitue le premier manuel de botanique consacré au Canada-français.

Au-delà de sa production de textes, le Frère Marie-Victorin occupe son poste de professeur de botanique à la faculté des sciences de l'Université, et soutient voire lance de vastes projets de vulgarisation, tels le Cercle des jeunes naturalistes, la Société d'histoire naturelle ou la création du Jardin botanique de Montréal. Cette dernière initiative fonctionne de pair avec la Bibliothèque francophone enfantine d'Hochelaga, la première de l'histoire de la Belle Province, puisqu'au « printemps, les heures de

⁸⁷ Il publie une douzaine de titres à l'enseignement de sa communauté, notamment *Les Croquis laurentiens*, avec illustrations d'Edmond-J. Massicotte et préface d'Ernest Bilodeau, réédités par Casterman, à Paris, en 1920.

lecture [alternent] avec la visite fréquente du Jardin botanique que le génie de cet autre bon *génie* des enfants, le Révérend Frère Marie-Victorin, est en train de transformer en paradis terrestre. »⁸⁸ L'idée du prélat est de faire de l'expérience le cœur même de l'apprentissage, comme envisagé par sa congrégation.⁸⁹ Ainsi, en « se jouant, les jeunes étudieront la nature, car les sciences naturelles s'acquièrent moins dans la mémoire et l'étude livresque que par l'observation directe. Puis, les spacieuses salles de lecture du Jardin Botanique fourniront [...] les moyens de poursuivre une étude plus profonde [...]. »⁹⁰ Il s'agit, entre autres, de proposer un enseignement moins livresque axé sur l'expérimentation – du vivant, du réel – et l'appréhension – de l'environnement et de la Nature. Pour le botaniste, il faut « toucher les choses à leur base, c'est-à-dire dans le domaine même de l'éducation. » Pour se faire, il soutient l'ensemble des initiatives pouvant former les esprits, car pour lui, l'important est de se mettre « au service de la science et du pays. »⁹¹

- La mise en place du Cercle des Jeunes naturalistes et du Jardin botanique de Montréal
Deux outils d'éducation et de valorisation de l'environnement voient le jour grâce à l'appui du Frère botaniste. Il faut dire qu'en pleine crise économique ses arguments sont plus que convaincants. Il avance aux politiques et aux financiers sa conviction que le développement de la culture scientifique est une condition indispensable pour atteindre la « libération économique ». En effet, les ressources naturelles sous-exploitées par les Canadiens-français pourraient venir grossir les finances si, et seulement si, la Province était dotée de physiciens, de chimistes, de géologues et de biologistes, capables de les exploiter. Ainsi, il devient important de susciter des vocations, y compris dès le plus jeune âge. Il est rejoint, dans son idée de susciter des vocations scientifiques parmi la jeunesse, par les quelques scientifiques de la Province de Québec qui déplorent, déjà dans les années 1920, le manque d'exactitudes scientifiques dans les textes littéraires. En effet, l'expérience de la relation nature/écriture des intellectuels est fondée sur les écrits de France et sur les rares manuels de botanique parisiens. Les écrits du Frère Marie-Victorin viennent donc combler ce manque. Mais le prélat va plus loin dans son idée de démocratiser la

⁸⁸ Henri Deslongchamps, « La Bibliothèque enfantine », *Le Devoir*, samedi 7 mai 1938, p. 2.

⁸⁹ Voir Mélanie Lanouette, *Faire vivre ou faire connaître. Les défis de l'enseignement religieux en contexte de renouveau pédagogique, 1936-1946*, Coll. « Religions, cultures et sociétés », Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 174 p.

⁹⁰ Henri Deslongchamps, *art. cit.*

⁹¹ Gingras, 1996.

science, afin que ses concitoyens s'approprient pleinement leur environnement. Il reçoit le soutien d'hommes influents du monde médiatique (*Le Devoir*), politique et financier pour matérialiser ses ambitions.

Fondé en 1931 par le Frère Adrien Rivard, appartenant également aux Frères des écoles Chrétiennes, le Cercle des Jeunes naturalistes et le Jardin botanique de la ville de Montréal fonctionnent de pair. La première initiative trouve un appui favorable auprès du journal le plus influent de Montréal, *Le Devoir*. En avril 1930, Omer Héroux, le rédacteur en chef, s'indigne du manque de Canadiens-français dans les carrières scientifiques. Il se tourne alors vers le Frère Marie-Victorin, et lui demande comment l'hebdomadaire pourrait susciter l'intérêt des jeunes. C'est ainsi que dans un premier temps, une rubrique dédiée spécialement au Cercle des Jeunes naturalistes (1931) voit le jour, dans le seul but de soutenir le développement des sciences par la création. Puis *Redevoir* propose chaque samedi, de 1931 à 1954, sa rubrique « Pour connaître notre domaine sous le ciel », animée directement par le botaniste et ses collaborateurs. Et le botaniste va plus loin. Ainsi dès 1925, il propose l'idée d'établir un Jardin botanique au cœur de la ville de Montréal. Pour se faire, il lance une campagne de promotion à laquelle collabore le journaliste Louis Dupire. Avec son aide, Omer Héroux arrive à convaincre Oscar Dufresne, le directeur de la Librairie Beauchemin entré au conseil d'administration de l'Imprimerie populaire en septembre 1928, de donner des subsides pour l'organisation d'un concours de botanique. Rappelons que le riche industriel, grâce à sa position de conseiller municipal du quartier de Maisonneuve, est en contact avec le Frère Marie-Victorin pour la création du Jardin botanique de Montréal. Et malgré son opposition politique à Maurice Duplessis, les deux hommes soutiennent le développement des initiatives du prélat. Car, si le gouvernement unioniste réduit les finances des subventions accordées à la culture, et bien qu'il diminue le montant du Prix David, il crée deux nouvelles catégories primables : les sciences et les sciences morales et politiques.

Le Frère va également trouver l'un de ses anciens élèves du Cercle La Salle de l'A.C.J.C., devenu depuis le maire de Montréal, Camillien Houde. Cette grande œuvre du Frère Marie-Victorin, élaborée il est vrai dans un contexte favorable aux sciences, met à la remorque les conceptions nationalistes au profit du savoir pour tendre vers une dimension sociale et scientifique. Le coup d'envoi officiel du Jardin botanique a lieu en 1931, suivi le 4 mars 1932 par une résolution du Comité exécutif de la Ville de Montréal, octroyant cent mille dollars à la construction du Jardin. L'élaboration des plans en est confiée à

l'architecte botaniste Henri Teuscher, l'un des disciples du Frère Marie-Victorin.⁹² Puis en 1936 c'est une véritable Commission municipale du Jardin botanique qui est instaurée, officialisant la municipalisation du Jardin ; le Frère des Écoles Chrétiennes et ses disciples en conservent le pouvoir absolu. Malgré tout, en 1936, la critique déplore toujours « cette méconnaissance du milieu », mais souligne que par « bonheur, cette période d'abstraction et de croissance en cabinet clos s'annonce révolue. « S'en est terminé du » « manuel français, squelettique et inexact, [ainsi que du] professeur qui aurait pu aussi bien prendre une mouffette pour une bouteille de parfum Coty. » Il existe maintenant des œuvres d'éducation à la faune et à la flore liées entre elles. Ainsi, est rattaché au Cercle des Jeunes naturalistes, un système de publication, supervisée par Marcelle Gauvreau, des travaux d'observation menés par les jeunes participants. La botaniste, rédactrice de la rubrique du Cercle des Jeunes Naturalistes dans *L'Oiseau bleu*, est également responsable« de l'éducation des jeunes de 4 à 7 ans en matière de botanique, dans le cadre des activités de "L'école de l'éveil" rattachée au Jardin botanique de Montréal. »⁹³ Le Frère botaniste forme des disciples et les auteurs pour la jeunesse sont en première ligne.

Influence du Frère Marie-Victorin sur les auteurs pour la jeunesse

Les Frères des Écoles chrétiennes se lance dans l'aventure éditoriale dès 1929, en créant la collection « Apôtres de la jeunesse au pays Laurentien » qui est constituée d'une trentaine de titres relatant « la vie des frères de la communauté ». Il faut rappeler qu'au sein de sa congrégation, le botaniste est l'un des artisans majeur du renouveau pédagogique. Il est donc naturel que la question de l'édification des enfants le concerne, et c'est aussi pour cela qu'il fait son entrée au sein de la première revue pour la jeunesse de l'histoire du Canada français, *L'Oiseau bleu*. Ses premiers textes dédiés à la jeunesse sont entièrement construits sur les principes de l'abbé Casgrain: « une littérature qui fût croyante et canadienne. »⁹⁵

⁹² Voir André Bouchard, avec la collaboration de France Hoffman, *Le Jardin botanique de Montréal, esquisse d'une histoire*, Montréal, Fides, 1998.

⁹³ Lucie Guillemette, *art. cit.*, p. 244.

« La SSJB et la promotion d'une littérature nationale pour la jeunesse », In Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, t. 1, *La Naissance de l'éditeur, 1900-1939*, Éditions Fides, 1999, pp. 30.

⁹⁴ -417.

⁹⁵ Suzanne Pouliot, « L'édition québécoise pour la jeunesse au XX siècle. Une histoire du livre et de la lecture située au confluent de la tradition et de la modernité », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 8, n° 2, 2005, p. 207.

- L'entrée des sciences naturelles dans *L'Oiseau Bleu*

L'historiographie date la naissance de la littérature fictionnelle et intentionnelle pour les enfants à partir de la création de la revue de *L'Oiseau bleu*. La cause des plus jeunes, comme vecteur de médiation et d'ancrage à des bonnes lectures, est perçue par les autorités comme primordiale durant les années d'entre-deux-guerres. Ainsi, parmi la masse des lecteurs populaires, émerge la notion de public enfantin. Les producteurs de textes lui proposent alors tout un panel de livres où le héros est un enfant qui traverse l'histoire et le décor de la Province (Marie-Claire Daveluy), et où les contes de fées se déroulent dans une Nature familière (Miette). La littérature devient alors objet de sauvegarde et de transmission des valeurs des élites en place, il s'agit d'édifier les adultes en devenant en leur inculquant le sens de la loyauté culturelle. Pour ce faire, toutes les ressources du patrimoine sont mises à contribution : l'Histoire, les histoires, les Saints, et plus encore, les sciences naturelles. Le premier numéro de la revue est introduit, par Marraïne Odile, en ces termes sans équivoque :

Lisez-la toute, mes enfants, des pages les plus amusantes jusqu'aux plus sérieuses. Tout, ici, doit contribuer à vous distraire en élevant vos esprits, en développant ce qu'il y a en vous de meilleur, de plus pur et de plus noble. Elle est bien de chez nous, votre revue. Soyez en fiers ! Faites la connaître et aimer.⁹⁶

Elle est dirigée successivement par Arthur Saint-Pierre – instigateur de la revue – puis par Émile Miller et enfin par Alphonse de La Rochelle de 1922 à 1940, de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Cette organisation, très proche de l'idéologie conservatrice, nationaliste et terroiriste, est l'une des premières à prendre en considération l'écriture d'œuvres où le lecteur serait un enfant.⁹⁷ Et pour ce faire, elle doit passer commande, puisqu'il n'existe pas d'auteurs spécifiques à la jeunesse. Il s'agit pour l'élite de fabriquer des œuvres capables d'éduquer les jeunes lecteurs, en les intéressant à des histoires écrites pour eux, édifiantes, à caractère historique et national.³⁴ L'enjeu majeur est alors de lutter contre ce que Camille Roy appelle « l'apathie assez grande du public » et « l'indifférence que l'on professe encore, même parmi nos gens instruits, pour cette chose légère et peu pratique qu'est la littérature. »⁹⁸

⁹⁶ Marraïne Odile, « Appel de Marraïne Odile en 1921 », *L'Oiseau Bleu*, vol. 16, n° 6, janvier 1936, p. 132.

⁹⁷ *L'Oiseau bleu* sert de « catalyseur à une littérature intentionnellement écrite pour la jeunesse. », Ginette Landreville, *art. cit.*, p. 93. 34

Anne-Marie Chartier et Suzanne Pouliot, « Les discours institutionnels sur la lecture des jeunes », *Cahiers de la recherche en éducation*, vol. 3, n° 3, 1996, p. 340.

⁹⁸ Camille Roy, « Tableau de l'histoire de la littérature canadienne », *L'Enseignement primaire*, Québec, n° 6, février 1906, p. 338. In Johanne Prud'homme, « L'incipit : frontière et lieu stratégique de contact en littérature québécoise pour la jeunesse », *Tangence*, n° 67, 2001, p. 71.

Il faut s'assurer qu'à l'avenir, les propos du prêtre-critique ne soient plus d'actualité. Puisque le livre est le véhicule le mieux adapté à la *doxa*, et que l'Église l'a élevé au rang d'œuvre apostolique, rien de plus naturel que de planter la graine nationaliste dans les jeunes esprits. Il s'agit alors de créer des « balises visant à contenir le jeune lecteur. Ici, on l'aura compris, la portée d'une telle opération s'avère idéologique. »⁹⁹ Aux côtés de l'Histoire, les sciences exactes se créent une place de choix au cœur de *L'Oiseau bleu* avec des rubriques consacrées à la zoologie, la botanique ou à la minéralogie. Cette entrée des sciences est annoncée dans les pages de la revue en décembre 1931 :

Dès janvier prochain, de nouvelles rubriques rendront les pages de plus en plus variées et de plus en plus instructives.

Le Directeur est heureux d'annoncer qu'une rubrique réservée aux Cercles des Jeunes naturalistes dont la fondation a été suscitée par une enquête de M. Louis Dupire, rédacteur au Devoir, avec la collaboration distinguée du R.F. Marie-Victorin, des E.C.

La chronique des C.J.N. dans l'Oiseau bleu relèvera de la Société canadienne d'Histoire naturelle par sa filiale la Commission des cercles des Jeunes naturalistes. La direction en sera confiée à Mlle Marcelle Gauvreau.¹⁰⁰

L'ensemble des auteurs œuvrent pour écrire des textes à la fois édifiants et basés sur l'environnement de leurs petits lecteurs. Le secteur jeunesse use donc de la rhétorique nationaliste, et plante le décor dans la Province. Comme le souligne André Laurendeau, « Ce qu'il faut, c'est une prise de possession, aussi profonde que l'enracinement terrien [...] En d'autres termes, la géographie, le sol, le sous-sol, l'environnement » concourent à « la possession d'une culture ». ¹⁰¹ Cette littérature intentionnelle pour les plus jeunes est rapidement plébiscitée par l'ensemble des autorités. Et elle fait parler d'elle puisque la société Grolier décide, dès 1923, d'ajouter à son *Encyclopédie* une section canadienne, dans laquelle figure une *Encyclopédie de la jeunesse*. Ce supplément est rédigé, de 1923 à 1945, par des universitaires de l'Université de Montréal, sous la direction du chanoine Émile Chartier, assisté du Frère Marie-Victorin ou d'Olivier Maurault. L'ouvrage regroupe des textes sur l'Histoire, les beaux-arts, l'industrie, la finance et le commerce, sans oublier des bibliographies rassemblées dans la section « Le Livre du Canada ». Cette

⁹⁹ Johanne Prud'homme, « Sur les ailes de *L'Oiseau bleu* : naissance d'un laboratoire de recherche en littérature pour la jeunesse à l'UQTR », *Lurelu*, vol. 24, n° 3, 2002, p. 67.

¹⁰⁰ La Direction, « Propagande ! Propagande ! Propagande ! », *L'Oiseau bleu*, vol. XI, n° 12, décembre 1931, p. 274.

¹⁰¹ André Laurendeau, *art. cit.*, p. 355.

forte promotion éditoriale suscite l'intérêt de l'ensemble du champ culturel, transformant la littérature jeunesse/populaire en phénomène de masse.¹⁰² Le fantastique fait son entrée, remplaçant timidement l'Histoire. C'est le cas de Marie-Claire Daveluy qui livre un ouvrage intitulé *Une Révolte au pays des fées*,¹⁰³ salué par la critique, notamment par Carmel Brouillard de la revue *L'Action Nationale*, qui souligne « l'heureuse inspiration [de l'auteur] d'avoir situé en Canada le théâtre de sa *révolte*. C'est en peuplant notre terre de merveilleux, d'extraordinaire, de magie qu'on éveillera chez l'enfant les sentiments d'un régionalisme qui dépassera les pages de clôture. »¹⁰⁴ C'est ainsi que l'on peut affirmer que le Frère Marie-Victorin a une influence certaine sur ceux-là même qui s'adressent aux enfants. Pour le botaniste, l'exactitude scientifique est devenue un élément indispensable pour tous ceux qui souhaitent devenir un écrivain Canadien-français, et *a fortiori* un écrivain jeunesse. C'est sans doute pourquoi il accepte de devenir le directeur d'une collection chez l'éditeur Beauchemin de Montréal.

- Un directeur de collection influent

Il est à noter que dans les années 1920-1930, l'hyperspécialisation de la science n'est pas encore de la partie. Il existe plutôt une conception encyclopédique des sciences, c'est-à-dire un recoupement fréquent entre littérature et science. Même si certains auteurs, comme nous l'avons souligné, tentent d'inscrire leurs écrits dans la réalité, y compris dans une nature « travestie », le Frère Marie-Victorin est le premier à effectuer ce croisement littérature / botanique. Son souhait est de sortir la littérature de l'imitation pour se confronter à l'observation de la nature. Son implication, dans le domaine de la vulgarisation, se manifeste également par son entrée chez Beauchemin, en 1934, en tant que directeur de collection de la première série documentaire du Canada-français : « Mon histoire naturelle ». Dans cette maison d'édition, les années 1930 sont marquées par la vulgarisation scientifique, notamment avec l'apparition, au sein de la « Bibliothèque canadienne », de deux collections de sciences et techniques : « Scientia » (1930), avec cinq ouvrages, et « Mon histoire naturelle » (1934), avec trois titres,¹⁰⁵ soit huit volumes

¹⁰² Jean-Yves Mollier, « L'émergence de la culture de masse dans le monde », In Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli et François Vallotton (dir.), *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques. 1860-1940*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Le nœud gordien », 2009, pp. 65-80.

¹⁰³ Marie-Claire Daveluy, *Une Révolte au pays des fées*, Éditions Albert Lèvesque, 1936.

¹⁰⁴ Carmel Brouillard, « L'actualité littéraire – Littérature enfantine », *L'Action Nationale*, décembre 1936, p.271.

¹⁰⁵ François Landry, *Beauchemin et l'édition au Québec. Une culture modèle, 1840-1940*, Fides, 1997, pp. 249-250. 43

Lucie Guillemette, *art. cit.*, pp.239-240.

de vulgarisation savante. Et le Frère Marie-Victorin œuvre à la qualité des textes proposés car, si les prêtres-critiques ont élevés l'Histoire « comme fondement même de l'éducation, [le botaniste] confère à la nature des vertus susceptibles d'assainir la race ». « Dans les années 1930, grâce à [son] influence [...], plusieurs auteurs proposent des ouvrages d'histoire naturelle dans lesquels la faune et la flore canadiennes jouent un rôle d'avant-plan. »¹⁰⁶

Le prélat fait donc des émules parmi les écrivains, notamment chez les femmes qui produisent des ouvrages pour les enfants. L'exactitude scientifique pénètre toutes les strates de l'édition, et la production nationale remplace peu à peu *Le Buffon des enfants* de Georges Louis Leclerc Buffon¹⁰⁷ et le *Cabinet du petit naturaliste* d'Adélaïde Dufrénoy¹⁰⁸, deux titres français présents dans de nombreuses bibliothèques privées de Montréal et de Québec. Il faut dire que dans la Belle Province, « de 1870 à 1920, on constate une superposition quasi totale de la littérature de jeunesse et de la littérature populaire. »¹⁰⁹ Il est logique que les auteurs, tels Maxine, Marcelle Gauvreau ou Marie-Claire Daveluy, introduisent les faits vrais dans leurs œuvres. De 1930 à 1940, elles concourent à la vulgarisation des sciences, particulièrement Alice Duchesnay avec *Oiseaux de mon pays* et *Mon bestiaire familial*, tous deux préfacés par le Frère Marie-Victorin¹¹⁰ ; Marcelle Gauvreau, proche collaboratrice du botaniste, est l'auteur de *Plantes curieuses de mon pays*¹¹¹ ; Odette Oigny publie une série de douze volumes intitulée *Nos animaux domestiques*, à l'enseigne des Éditions Albert Lévesque.¹¹² Quant à Maxine, elle construit une sorte d'Abécédaire, intitulé *Les Trois fées au bois d'épinette*, où elle expose la flore et la faune canadiennes-française sous la forme de voyages initiatiques.¹¹³ En cela, elle rejoint l'*ABC du petit naturaliste* d'Harry Bernard, qui tente également d'introduire

¹⁰⁶ Édith Madore, « La littérature québécoise pour la jeunesse », « Manifeste - Des écrivains dans l'ombre : Écrire pour la jeunesse », Association des écrivains québécois pour la jeunesse, Québec, 2007, p. 15.

¹⁰⁷ Georges Louis Leclerc Buffon, *Le Buffon des enfants ou petite histoire naturelle des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des amphibiens, des insectes, etc.*, Paris, Bellin et Le Prieur, 1809.

¹⁰⁸ Adélaïde Dufrénoy, *Cabinet du petit naturaliste*, Paris, A. Rigaud, 1810-1819.

¹⁰⁹ « Abondamment illustrées, certaines publications pour adultes se confondent avec des livres de jeunesse. », Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonies du Canada*, suivi du *Dictionnaire des auteurs et des illustrateurs*, Orléans (Canada), Les Éditions David, 2000, p. 51.

¹¹⁰ Alice Duchesnay, *Oiseaux de mon pays*, Québec, Éditions Garneau, 1939 ; et Alice Duchesnay, *Mon bestiaire familial*, Québec, Éditions Garneau, 1944. Le mari de l'auteur, Élizéar Juchereau-Duchesnay, est également écrivain, spécialisé dans la faune québécoise.

¹¹¹ Marcelle Gauvreau, *Plantes curieuses de mon pays*, Montréal, Fides, 1943.

¹¹² Odette Oigny, *Nos animaux domestiques*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933.

¹¹³ Maxine, *Les Trois fées au bois d'épinette. La nature, ses règnes, ses merveilles*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936.

la vérité scientifique dans les ouvrages pour enfants.¹¹⁴ Ce qu'il ne faut toutefois pas oublier, c'est la volonté sous-jacente « de voir [les] titres sélectionnés par les institutions d'enseignements », d'où le foisonnement de collections destinées à la distribution de prix.¹¹⁵ Ainsi, par exemple, les albums d'Harry Bernard concourent *au développement intellectuel de l'âme enfantine. Mais au lieu de lui fournir les produits capricieux de la "folle du logis", il lui apporte en albums élégants une science du monde externe. Il veut l'initier aux mystères de la faune et de la flore.*¹¹⁶ L'important pour les pédagogues, et les autorités, est d'expliquer aux jeunes leurs « frontières caractéristiques », et celles-ci passent par la compréhension et l'appropriation de leur environnement. Cette idée est relayée par l'autorité ecclésiastique lors du Congrès des éducateurs à Québec. Ainsi, le cardinal Villeneuve déclare-t-il que :

Il [l'éducateur] n'oubliera point, en outre, que l'enfant qu'il a entre les mains est un enfant non seulement de ce siècle, MAIS AUSSI DE SON PROPRE PAYS ; et que l'éducation qu'il faut lui donner n'est pas indiquée toute entière dans les livres, mais qu'elle est dans les cadres naturels, sociaux et politiques.¹¹⁷

Conclusion :

Notions de :

Dans l'entre-deux-guerres, la Province de Québec effectue un retour à la terre tant dans les faits que dans l'imaginaire, l'industrialisation massive et l'exode rural sont pointés du doigt. Des œuvres telles *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, ou *Menaud, maître-draveur* de Félix Antoine Savard, sont encensées dans les journaux et revues, de part et d'autre de l'Atlantique. Pour les autorités, et plus particulièrement pour les cléricalo-nationalistes, il faut retrouver les vraies valeurs, celles qui s'opposent à l'autre, à l'Anglais, voire à l'étranger. Plus nationaliste que catholique, ou plus catholique que nationaliste, un schisme apparaît dans le champ littéraire, mais tous les textes revêtent un caractère « terroiriste ». Les discours performatifs mettent en avant ce qui

¹¹⁴ Harry Bernard, *L'ABC du petit naturaliste canadien*, Montréal, Librairie Granger, 1936.

¹¹⁵ Suzanne Pouliot, *art. cit.*, pp. 209-210.

¹¹⁶ *Ibid.* L'article fait mention des albums *ABC du petit naturaliste canadien* ; *Le petit Pêcheur* ; *Le petit Chasseur* ; *Le petit Oiseleur* ; *Le petit Entomologiste* ; *Le petit Fermier*, tous publiés aux Éditions Albert Lévesque. Ce sont des albums de soixante-quatre pages vendus 0,25 dollar l'unité.

¹¹⁷ Anonyme, « Éducation nationale », *L'Action Nationale*, 11 décembre 1938, p. 360.

caractérise les Canadiens-français. Et qu'est ce qui les différencie le plus des Français que leur territoire, leurs grands espaces et le climat ?

L'environnement, et plus spécifiquement le traitement des spécificités territoriales, de la faune et de la flore, deviennent des valeurs culturelles. Cette mise en valeur d'un capital propre permet également d'abolir la distance entre les élites et le grand public, car le paysage, les faits d'armes ou un bâtiment ancien appartiennent à tous. Le patrimoine est donc un ciment social fort qui relève d'un sentiment de fierté nationale. Et c'est le Frères Marie Victorin et ses collègues des universités qui œuvrent pour démocratiser les sciences auprès du plus grand nombre. Ainsi, ces personnalités scientifiques légitiment-elles les caractéristiques environnementales de la Province. Pour paraphraser Yvan Lamonde, qui s'intéresse au domaine philosophique, le Frère Marie-Victorin a « quelque sorte placé le Canada et le Québec sur la carte [scientifique] du monde ». ¹¹⁸

Ce Frère des Écoles Chrétiennes est un fervent partisan de l'éducation synthétique, ce qui consiste à s'appuyer sur la coopération des élèves et sur l'expérimentation. Le botaniste introduit cette méthode au cœur même du Jardin botanique de Montréal. Ainsi les enfants, y compris ceux issus du quartier populaire d'Hochelaga où se situe la bibliothèque qui leur est dédiée, découvrent une nouvelle façon d'apprendre, plus vivante et dynamique, moins livresque et théorique. Ils peuvent appréhender leur environnement, la nature et les sciences, pour se sentir « bien de chez eux ».

Le Frère Marie-Victorin est mort en 1944 en laissant derrière lui de nombreux disciples. L'un d'eux dira de lui : « Quel poète, quel amant de la nature, le confident des fleurs les plus humbles et les plus secrètes : il vécut assurément une vie plus poétique que les poètes eux-mêmes, eux, qui, de nos jours, sont obligés de fuir la nature comme la peste. » ¹¹⁹

Bibliographie :

Sources :

ANONYME, « Éducation nationale », *L'Action Nationale*, 11 décembre 1938,

¹¹⁸ Yvan Lamonde, « L'histoire de la philosophie au Canada français (de 1920 à nos jours) : Sources et thèmes de recherche », *Philosophique*, vol. 6, n° 2, 1979.

¹¹⁹ Lettre d'Yvan Goll à Louis-Marcel Raymond, 15 octobre 1944. In Jean-François Richard, « Un "cerveau géminé" et ses réseaux : littérature, science et relations Québec-France chez Louis-Marcel Raymond (1915-1972) », *Mémoire présenté à l'Université du Québec à Trois-Rivières comme exigence partielle de la maîtrise en Lettres*, août 2008.

BROUILLARD, Carmel, « L'actualité littéraire – Littérature enfantine », *L'Action Nationale*, décembre 1936.

DAVELUY, Marie-Claire, *Une Révolte au pays des fées*, Éditions Albert Lévesque, 1936.

DESLONGCHAMPS, Henri, « La Bibliothèque enfantine », *Le Devoir*, samedi 7 mai 1938.

DESROSIERS, Léo-Paul, *Les Engagés du Grand Portage*, Paris, Gallimard, 1938.

DIRECTION, « Propagande ! Propagande ! Propagande ! », *L'Oiseau bleu*, vol. XI, n° 12, décembre 1931.

LAURENDEAU, André, « Vie de l'esprit – Sur un discours de Marie-Victorin », *L'Action Nationale*, 11 décembre 1938, pp. 354-360.

LE DUC, Jacques, « Chroniques – Vie de l'esprit – Semaine du Livre », *L'Action Nationale*, janvier 1938.

MARRAINE Odile, « Appel de Marraïne Odile en 1921 », *L'Oiseau Bleu*, vol. 16, n° 6, janvier 1936.

PRAT, Henri, « Valeur éducative des sciences de la nature dans la formation de l'esprit », *La Revue trimestrielle canadienne*, vol. 15, n° 57, 1929.

RINGUET (Philippe Panneton), *Trente Arpents*, Paris, Flammarion, 1938.

ROY, Camille, *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Librairie Garneau, 1907.
—, *L'Abbé Henri Raymond Casgrain. La formation de son esprit ; l'historien ; le poète et le critique littéraire*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1913.

SAVARD, Félix-Antoine, *Menaud, Maître-draveur*, Québec, Librairie Garenau, 1937.

Ouvrages :

BOUCHARD, André, avec la collaboration de France Hoffman, *Le Jardin botanique de Montréal, esquisse d'une histoire*, Montréal, Fides, 1998.

BOURDIEU, Pierre, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, coll. « Points-essais », 1998.

CHARTIER, Anne-Marie et POULIOT, Suzanne, « Les discours institutionnels sur la lecture des jeunes », *Cahiers de la recherche en éducation*, vol. 3, n° 3, 1996.

GAGNON, Claude-Marie, « Les éditions Édouard Garand et la culture populaire québécoise », *Voix et Images*, vol. 10, n°1, 1984.

GUILLEMETTE, Lucie, « Les ouvrages de vulgarisation scientifique au Canada français. L'influence du frère Marie-Victorin sur la littérature pour la jeunesse », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, Rennes, 2003.

HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec*, t. 2, *Des Vieux couvents au plaisir de vivre, 1920-1959*, Montréal, Fides, 2004.

LAMONDE, Yvan, « L'histoire de la philosophie au Canada français (de 1920 à nos jours) : Sources et thèmes de recherche », *Philosophique*, vol. 6, n° 2, 1979.

— et TRÉPANIÉ, Esther (dir.), *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, Éditions de l'IQRC, 2007.

LANDREVILLE, Ginette, « La littérature jeunesse québécoise a 80 ans », *Lurelu*, vol. 26, n° 2, 2003.

LANDRY, François, *Beauchemin et l'édition au Québec. Une culture modèle. 1840-1940*, Fides, 1997.

LANOUE, Mélanie, *Faire vivre ou faire connaître. Les défis de l'enseignement religieux en contexte de renouveau pédagogique, 1936-1946*, coll. « Religions, cultures et sociétés », Presses de l'Université Laval, 2002.

LEMIRE, Maurice, « L'autonomisation de la "littérature nationale" au XIX^e siècle », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, 1987.

LEPAGE, Françoise, *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonies du Canada*, suivi du *Dictionnaire des auteurs et des illustrateurs*, Orléans (Canada), Les Éditions David, 2000.

MADORE, Édith, « La littérature québécoise pour la jeunesse », « Manifeste - Des écrivains dans l'ombre : Écrire pour la jeunesse », Association des écrivains québécois pour la jeunesse, Québec, 2007.

MICHON, Jacques (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, t. 1, *La Naissance de l'éditeur, 1900-1939*, Éditions Fides, 1999.

MOLLIER, Jean-Yves ; SIRINELLI, Jean-François et VALLOTTON, François (dir.), *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques. 1860-1940*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Le nœud gordien », 2009.

POULIOT, Suzanne, « L'édition québécoise pour la jeunesse au XX^e siècle. Une histoire du livre et de la lecture située au confluent de la tradition et de la modernité », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 8, n° 2, 2005.

PRUD'HOMME, Johanne, « L'incipit : frontière et lieu stratégique de contact en littérature québécoise pour la jeunesse », *Tangence*, n° 67, 2001.

—, « Sur les ailes de *L'Oiseau bleu* : naissance d'un laboratoire de recherche en littérature pour la jeunesse à l'UQTR », *Lurelu*, vol. 24, n° 3, 2002.

RICHARD, Jean-François, « Un "cerveau géminé" et ses réseaux : littérature, science et relations Québec-France chez Louis-Marcel Raymond (1915-1972) », *Mémoire*

présenté à l'Université du Québec à Trois-Rivières comme exigence partielle de la maîtrise en Lettres, août 2008.

SAVARD, Pierre, « La vie du clergé québécois au XIX^e siècle », *Recherches sociographiques*, vol. 8, n° 3, 1967.